



Sur un quai de Trieste un homme a été sauvagement agressé, laissé quasiment pour mort. Il est recueilli sur un navire-hôpital allemand ancré dans le port, chargé de prendre en charge des militaires allemands ou alliés des Allemands qui, en 1943, occupent encore ce territoire aux confins de l'Italie et de la Slovénie.

C'est un neurologue de Hambourg, médecin sur ce bateau, qui va s'apercevoir que malgré le coma profond du blessé, il reste peut-être des chances infimes de le sauver et qui va l'aider sur le chemin, ô combien laborieux de la convalescence. Mais l'homme est totalement amnésique et ne peut dire qui il est. Il a même perdu tout langage et ce ne sont que de fragiles indices qui permettent au Docteur Petri Friari d'estimer qu'il est de nationalité finlandaise et qu'il s'appelle Sampo Karjalainen (c'est le nom qui est inscrit sur la vareuse qu'il portait lorsqu'on l'a trouvé inanimé sur le port).

Ce médecin, lui-même d'origine finlandaise, a été obligé de quitter son pays à l'âge de 23 ans, blessure dont il ne s'est jamais remis, et il trouve dans cette occasion de redonner à un ancien compatriote des racines, l'énergie pour stimuler ses souvenirs et avant tout son langage en reprenant avec lui les premiers rudiments de finnois.

L'apprentissage difficile de cette langue est un des thèmes, passionnant, de ce livre. On y décrit les mystères, mais aussi le charme de ce langage dont la structure diffère fortement des langues latines, germaniques ou slaves, et les innombrables subtilités, difficiles à appréhender pour un étranger qui désire l'apprendre –par exemple quinze cas de déclinaison des substantifs, dont l'abessif qui a trait à ce qui n'existe pas, ce qui manque, mais qui aurait pu exister (!) « *c'est très utile, car en général les choses qui nous manquent sont plus nombreuses que celles que nous avons. Les mots les plus beaux de ce monde devraient se décliner à l'abessif !* », et aussi, en conjugaison, les 4 formes d'infinitif ou le plus-que-parfait-négatif !

Loin de ce qui pourrait passer pour des complications inutiles il est surtout question de la beauté de cette langue, de sa rondeur, quand elle n'est pas magnifiée par la verve délirante et poétique du pasteur Koskela, seul véritable ami de Sampo Karjalainen, celui qui l'a véritablement fait entrer dans ses secrets : « *C'est ainsi que, lorsque les étrangers écoutent parler un finlandais, ils ont toujours l'impression que quelque chose s'envole de sa bouche. Les mots s'ouvrent et se ferment ; légers, ils voltigent dans l'air et se dispersent. Inutile de chercher à les capturer. Car le sens se trouve dans le vol : C'est ça qu'il faut attraper, avec les yeux, avec les oreilles. Les mains ne servent à rien. C'est une des belles choses de la langue finnoise !* ». Ou encore, semblant opposé, mais le pasteur n'est pas à une contradiction près : « *Le finnois est une langue massive, légèrement bombée sur les côtés, avec de fines entailles à la place des yeux, comme sont faites les maisons à Helsinki, les visages de notre peuple. C'est une langue aux sonorités douceâtres et molles comme la chair de la perche et de la truite que l'on cuit les soirs d'été au bord des lacs* ».

L'histoire d'un amnésique, donc, et étrangement, à peu près à la date de la parution du livre, fin 2002, a été projeté sur les écrans un film finlandais d'Ari Kaurismäki, « *L'homme sans passé* », qui fait le portrait d'un homme amnésique. L'histoire n'est pas la même mais les images

font écho à celles qui sont suggérées dans le récit de Diego Marani. On garde en mémoire les très beaux tableaux filmés dans le quartier du port d'Helsinki, fait de grands conteneurs vivement colorés, hébergeant une population marginalisée qui accueille l'amnésique à la dérive.



Diego Marani  
écrivain, traducteur et journaliste italien

Cette étrange coïncidence ajoute s'il en était besoin au trouble que l'on ressent devant Sampo Karjalainen, dont la quête éperdue d'un passé inatteignable masque le présent et empêche toute projection dans une vie future, même lorsqu'elle pourrait prendre le visage tellement avenant et enviable de l'amour d'une jeune infirmière.

Ce roman est une magnifique réflexion sur la mémoire et l'oubli, sur l'impérieuse nécessité de pouvoir se référer au passé pour vivre le présent, garder une personnalité structurée, construire un avenir. C'est aussi une très belle approche du finnois et par là même des langues et de la linguistique, du rapport du langage et de la pensée et de la façon dont très certainement les différentes

langues fabriquent littéralement nos concepts et nos jugements, et non pas de façon théorique, mais dans l'expérience de la vie.

On peut être tenté de poursuivre la réflexion sur la structure de la langue et son impact sur les conceptions et les comportements des peuples en constatant qu'à la simple échelle européenne, l'Allemand, par exemple, reportant comme le latin le verbe à la fin des propositions, confère à l'attente d'un signifiant une incertitude favorisant peut-être le doute philosophique. Que dire alors de langages plus éloignés, comme le finnois ou le hongrois, ou plus loin encore le chinois ou le japonais. Nous n'avons pas les éléments pour en juger, mais la gymnastique intellectuelle du passage d'une langue à une autre est passionnante.

Elle rappelle la démarche de Vassilis Alexakis, grand joueur de mots, qui 20 ans après son arrivée en France et dans la nostalgie où il était du climat étrange provoqué par une immersion dans une société où l'on ne comprend aucune parole, avait décidé d'apprendre une nouvelle langue, aussi éloignée que possible de celles qu'il connaissait. Son choix s'était porté sur le sango, idiome du centre de l'Afrique. Il rapporte les découvertes occasionnées par cet apprentissage, comparable à celle de l'enfant découvrant le langage, dans « les Mots étrangers », savoureux récit publié lui aussi en 2002.

Quoi qu'il en soit ce livre remarquablement écrit, témoigne d'une grande maîtrise pour un premier roman.

**Patrick Gérard, mai 2020**